



folio
POLICIER

**LAWRENCE
BLOCK**

Tue-moi

FOLIO POLICIER

Lawrence Block

Tue-moi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sébastien Raizer*

Gallimard

Titre original :

HIT ME

© *Lawrence Block*, 2013.

Published in agreement with the author,

c/o Baror International, Inc., Armonk, New York, U.S.A.

© *Éditions Gallimard*, 2017, pour la traduction française.

Couverture : D'après photos © Fodor90 / iStock (détail).

Né à Buffalo en 1938, Lawrence Block s'est imposé comme un des grands maîtres du polar américain, confrontant ses personnages sombres ou décalés aux évolutions de la société. Il est l'auteur de plus de cent romans, dont les incontournables *Balade entre les tombes* et *Huit millions de façons de mourir*.

KELLER À DALLAS

Le jeune homme, qui ressemblait à une chouette même sans ses lunettes rondes, déplia une feuille et la plaça devant Keller, sur le comptoir. « Le certificat d'expertise du Obock J1, dit-il. Signé par Bloch et Mueller. »

Il avait l'air d'un fan des Red Sox invoquant le saint nom de Ted Williams, et Keller le comprenait. Herbert Bloch et Edwin Mueller étaient des philatélistes de légende, et leur confirmation que ce timbre était une version authentique du premier timbre-poste Obock, désigné J1 dans le catalogue Scott, était suffisante pour dissiper le moindre doute.

Keller examina le timbre, d'abord à l'œil nu, puis à l'aide de la loupe qu'il sortit de sa poche de poitrine. Le certificat comportait une photo du timbre, qu'il étudia également, avec et sans la loupe. Bloch et Mueller avaient attesté son authenticité en 1960, donc le certificat datait de près d'un demi-siècle et était lui-même une pièce de collection.

Pourtant, certains experts allaient parfois un peu vite en besogne et il leur arrivait de commettre des erreurs. De temps en temps, quelqu'un substituait une

copie à un timbre expertisé. Keller prit donc un autre instrument, cette fois dans la poche intérieure de sa veste. Cela ressemblait à un rectangle de métal plat qui permettait de compter le nombre de perforations par centimètre. L'Obock J1 était imperforé, ce qui rendait cet examen caduc, mais le compte-fils faisait également office de microrègle, calibrée en pouces d'un côté et en millimètres de l'autre. Keller s'en servit pour vérifier la taille de la surimpression du timbre.

Cette surimpression, tamponnée manuellement sur les timbres destinés aux colonies françaises et faisant partie intégrante de l'objet, contenait le nom de l'endroit – Obock – en lettres capitales noires. Sur le timbre original, elle mesurait 12,5 millimètres sur 3,75. Sur le second tirage, dont Keller possédait une copie dans sa collection, ces dimensions étaient plus petites d'un demi-millimètre.

Il mesura donc la surimpression de ce timbre et tomba d'accord avec les conclusions de messieurs Bloch et Mueller. Il s'agissait d'un article authentique, d'une pièce originale. Tout ce qu'il lui restait à faire pour rentrer chez lui avec ce timbre, c'était de surenchérir sur tous les autres collectionneurs intéressés. Et il pouvait se le permettre sans grever son budget ni piocher dans ses économies.

Mais d'abord, il avait quelqu'un à tuer.

La branche de Whistler & Welles basée à Dallas organisait des ventes aux enchères toute l'année. Selon les périodes, ils vendaient des pièces de monnaie, des livres, des autographes, des trophées sportifs, mais les deux associés avaient démarré leur carrière en tant que vendeurs de timbres, et la philatélie demeurait la

partie la plus importante de leurs affaires. Cela faisait longtemps que Keller souhaitait assister à leur vente de l'équinoxe de printemps, qui avait lieu le troisième week-end de mars à l'hôtel Lombardy. Mais il y avait toujours eu quelque chose pour l'en empêcher. Cela faisait des années qu'il annotait les différents exemplaires de leur catalogue. Il avait même envoyé des offres d'enchères par courrier, sans succès. Une fois, il avait réservé une chambre d'hôtel et acheté un billet d'avion, mais un événement ou un autre était survenu, l'obligeant à annuler.

Il vivait à New York lorsqu'il s'était inscrit sur la liste de diffusion de Whistler & Welles. À présent, il vivait à La Nouvelle-Orléans. C'est sur une pierre tombale qu'il avait trouvé le nouveau nom qu'il avait fourni à leur fichier d'adresses. Il s'appelait désormais Nicholas Edwards. C'était ce qui figurait sur son passeport ainsi que sur toutes les cartes rangées dans son portefeuille. Il vivait dans une grande et vieille maison de Lower Garden District, il avait une femme et une petite fille en bas âge et était l'un des deux associés d'une entreprise de construction spécialisée dans l'achat et la rénovation de propriétés sinistrées.

L'année précédente, il avait parcouru d'un œil envieux le catalogue de Whistler & Welles. Dallas était bien plus proche de La Nouvelle-Orléans que de New York, mais Donny Wallings et lui travaillaient vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine pour boucler tout ce qu'ils avaient à faire.

Mais ça, c'était un an plus tôt, avant l'effondrement du marché des prêts hypothécaires à risque et de tout ce qui en dépendait. Les crédits s'étaient asséchés, les maisons ne se vendaient plus, et ils étaient passés de

beaucoup trop de travail à quasiment pas de travail du tout.

Du coup, il avait du temps devant lui. Quelques jours à Dallas? Bien sûr, pourquoi pas? Il pouvait même se permettre de faire l'aller-retour en voiture.

De nombreux autres timbres étaient proposés à la vente et il les aurait volontiers ajoutés à sa collection, avec l'Obock J1 en tête de liste.

Sauf que maintenant, il n'en avait plus les moyens.

Le Lombardy, un vieil établissement indépendant qui essayait de survivre dans un monde de chaînes hôtelières modernes, commençait à accuser le poids des ans. La moquette de la chambre de Keller n'était pas encore usée jusqu'à la corde, mais elle était bonne à changer. Le sofa du hall d'entrée était avachi et les lambris de l'un des ascenseurs avaient besoin d'une bonne réfection. Rien de tout cela ne gênait Keller, qui trouvait même plutôt rassurants les vestiges de cette époque glorieuse. Quel meilleur endroit pour des hommes d'un certain âge venus se disputer des petits morceaux de papier qui avaient fait leur devoir en acheminant le courrier avant même leur naissance à tous?

Pour les trois jours que durait la vente, qui devait commencer dès 9 heures le vendredi matin, Whistler & Welles avaient réservé une vaste salle de conférences dans l'entresol. La Nouvelle-Orléans et Dallas étaient distantes d'un peu plus de 750 kilomètres, et Keller fit la route la majeure partie du mercredi, s'arrêtant pour la nuit dans un modeste motel situé près d'une sortie de l'Interstate. Le jeudi, un peu après midi, il s'enregistra dans sa chambre du Lombardy et,

à 13 heures, il signa du nom de Nicholas Edwards sur le registre des enchérisseurs avant de se diriger vers la longue table où étaient exposés les lots mis en vente.

À 14 heures 30, il avait observé tous les objets qui l'intéressaient et avait inscrit des notes sibyllines dans son catalogue de ventes aux enchères. Chaque lot était illustré d'une photographie en couleurs. Ce n'était donc pas une nécessité absolue de leur accorder une étude approfondie, bien que parfois cela permette de remarquer quelque détail passé inaperçu sur la photo du catalogue. Certains timbres vous attiraient tandis que d'autres vous repoussaient, et cela n'avait sans doute pas grand sens, mais cette passion tout entière était plus que farfelue. Dépenser une fortune pour des petits bouts de papier imprimés ? Les manipuler avec des pincettes pour les ranger soigneusement dans des albums ? Pourquoi donc se donner tout ce mal, bon sang ?

Cela faisait longtemps que Keller s'était résolu à accepter l'absurdité fondamentale de ce passe-temps, et cela ne lui posait plus le moindre souci. Il était un collectionneur de timbres qui tirait énormément de plaisir de ses recherches, et c'était tout ce qui comptait. En y réfléchissant, toutes les activités humaines étaient insensées et ridicules. Le golf ? Le ski ? Le sexe ?

De retour dans sa chambre, il révisa les notes qu'il avait prises. Certains timbres venaient de perdre leur intérêt initial et il décida de les oublier. D'autres attiraient désormais son attention et il pourrait peut-être les acheter si le prix était correct. Rares étaient ceux pour lesquels il se battrait féroce-ment lors des enchères. Et il y avait l'Obock J1. Il était

rare, n'apparaissait pas souvent sur le marché. De plus, ce spécimen était de qualité, avec ses quatre bordures intactes. Les timbres non dentelés devaient être découpés, et parfois un employé peu scrupuleux en arrachait un petit morceau en les manipulant. Cela n'empêchait pas la lettre d'arriver chez son destinataire, mais le timbre perdait énormément de valeur aux yeux des collectionneurs.

D'après le catalogue Scott, l'Obock J1 allait chercher dans les 7 000 dollars. Dans leur livret, Whistler & Welles fixaient une somme conservative de 6 500. Keller savait que le prix réel dépendrait des enchérisseurs, ceux qui seraient présents dans la salle comme ceux qui feraient des offres par téléphone ou par e-mail, ou via le site officiel. Et lorsque le dernier coup de marteau serait frappé, ce ne serait pas la fin de l'histoire : il faudrait ajouter 15 % de commission et toutes les taxes en vigueur dans l'État du Texas. Maintenant qu'il avait vu le timbre de ses propres yeux, il le voulait plus que jamais et savait qu'il devrait enchérir dans les 12 000 dollars pour l'acquérir, et le chèque qu'il finirait par signer avoisinerait une somme totale de 15 000.

Était-il prêt à aller jusque-là ?

Eh bien, c'était la raison même des ventes aux enchères comme de la présence des enchérisseurs. On s'assoit sur une chaise en ayant fixé à l'avance une certaine limite au-delà de laquelle on laisse tomber, et lorsque arrive le tour du lot pour lequel on est spécialement venu, on vit une expérience particulière. On fait peut-être exactement ce qu'on a prévu – ou pas. Il est possible que l'enthousiasme ne soit pas à la hauteur des attentes et qu'on quitte rapidement la

salle des enchères. Ou bien on se retrouve accroché largement au-delà des limites préétablies, à dépenser bien plus d'argent que l'on n'en possède.

Aucun moyen de prévoir comment les choses allaient tourner, cette fois-ci. C'était un jeudi et les enchères du lendemain étaient consacrées aux émissions américaines, qui n'intéressaient pas Keller. Il n'avait pas besoin de se rendre dans la salle des ventes avant le samedi matin et les éditions des colonies françaises, dont l'Obock J1, ne seraient présentées qu'en début d'après-midi.

Il quitta sa chambre et sortit de l'hôtel. Il faisait frais, mais ce n'était pas désagréable. Une parfaite journée d'octobre.

Il marcha quelques blocs jusqu'à un autre hôtel, où des taxis faisaient la queue. Il s'approcha du premier de la rangée et dit au chauffeur de le conduire à l'aéroport.

Il était concentré sur ses timbres lorsque le téléphone sonna. Il était seul à la maison, car Julia était partie chercher Jenny à la garderie. Il s'en fallut de peu qu'il ne laisse le répondeur enregistrer le message, vu que quasiment tous les appels étaient pour sa femme. Mais il y avait quand même une possibilité qu'il s'agisse de Donny, alors il se leva et finit par décrocher. C'était Dot.

Elle ne prit même pas la peine de se présenter et déclara : « Tu te souviens que tu as un téléphone portable ? » Elle raccrocha avant qu'il n'ait le temps de répondre.

Il se souvenait de ce téléphone, prépayé et introuvable, et même de l'endroit où il l'avait planqué : dans son tiroir à chaussettes. Cela faisait un bon moment que la batterie était à plat. Il était en train de la recharger lorsque Julia et Jenny étaient rentrées. Il lui faudrait donc une bonne demi-heure avant de pouvoir se retirer dans son antre avec l'appareil.

Il avait vécu à New York pendant des années, à quelques blocs du bâtiment des Nations unies, et Dot habitait alors à White Plains, au nord de la ville, dans

une grande et vieille maison entourée d'un auvent. Mais elle avait été détruite par un incendie. Le même élan qui l'avait poussé jusqu'à La Nouvelle-Orléans avait emporté Dot à Sedona, Arizona. Désormais, elle s'appelait Wilma Corder, tandis que lui était devenu Nicholas Edwards. Chacun avait refait sa vie. Auparavant, elle gérait les contrats qu'il honorait en tant que tueur à gages. Mais ça, c'était du passé.

Il prit la précaution de fermer la porte avant de la rappeler.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, dit-elle. Je suis de retour aux affaires.

— Et les affaires...

— Suivent leur cours. Pas florissantes, mais loin de la déroute, ce qui semble être le cas pour tout le monde.

— Ce que je voulais dire...

— Je sais ce que tu voulais dire. Tu veux savoir dans quoi je me suis lancée, mais est-ce que tu as vraiment besoin de poser la question ? Pareil qu'avant.

— Ah.

— Ça te surprend ? Tu n'es pas le seul. Écoute, j'ai rejoint ce truc, Athena International.

— On dirait le nom d'une compagnie d'assurances.

— Vraiment ? C'est plutôt une association, comme le Rotary ou les Kiwanis. Sauf qu'elle est exclusivement réservée aux femmes.

— Le Rotary accepte les femmes ?

— Évidemment, sans quoi ce serait sexiste. Mais les hommes ne peuvent pas intégrer Athena.

— Ça me paraît injuste.

— Keller, si ça te pose un problème, enfile une robe, mets une perruque et je t'emmène à la prochaine

réunion. Si tu n'es pas assommé d'ennui avant la fin, je t'achèterai une paire de talons hauts pour te récompenser.

— Mais toi, on dirait que ça t'éclate.

— Oh, bon Dieu! Je devais être en état de mort cérébrale lorsque je me suis inscrite. On fait des trucs du genre ramasser les déchets à Bell Rock une fois par mois, et je suis tout à fait pour, puisque j'ai une vue sur ce foutu site depuis la fenêtre de ma chambre, et il a bien meilleure allure sans les bouteilles de bière et les papiers d'emballage. Je ne suis pas folle de joie à l'idée de marcher sous le soleil brûlant pour ramasser les ordures laissées par les autres, mais j'y vais de temps en temps. Nous levons aussi des fonds pour financer les études de jeunes filles méritantes, et quand je ne suis pas en train de tenir un stand de pâtisseries ou de n'importe quelles saletés sorties du four, j'assure le minimum en rédigeant un compte-rendu. Mais je fais souvent l'impasse sur les réunions mensuelles. Ça n'a jamais été mon truc. Des discussions à n'en plus finir, et ensuite cette satanée chanson.

— Quelle chanson?

— La chanson d'Athena. Et non, pas question que je te la chante. Mais c'est comme ça que nous concluons les réunions. On forme un cercle, les bras croisés sur la poitrine, ensuite on frappe dans nos mains en chantant cette chanson de Mickey Mouse.

— Plutôt Minnie Mouse, non?

— Je m'efforce de tout faire correctement. Le truc, c'est que la plupart des membres mènent des carrières diverses et variées, et on ne se contente pas de ramasser les ordures. On parle, on forme un réseau, on arrange nos affaires.

— Hein?

— Beth tient une agence de voyages, Alison est agent immobilier, Lindsay organise des réunions Tupperware.

— Donc, tu achètes des Tupperware, dit-il. Et des maisons.

— Pas de maisons, répondit-elle. Mais lorsque je suis allée passer une semaine à Hawaii, c'est Beth qui s'est occupée de mes billets. L'une de nos membres est avocate et, en cas de besoin, c'est à elle que je fais appel. Évidemment, j'achète aussi des Tupperware aux réunions Tupperware.

— Tu es en train de parler de suicide collectif, là. Pardon, continue.

— Peu importe. Elles étaient toutes là avec leur carrière, et moi avec mon besoin d'argent. Ça m'a rappelé à quel point le temps passe vite.

— C'est son rôle.

— Je sais. Pourtant, je n'arrivais pas à m'enlever l'idée que je devais faire quelque chose. Mais quoi? Volontaire à l'hôpital? Aider à distribuer la soupe populaire?

— Ça ne te ressemble pas.

— Donc j'ai décroché mon téléphone, continua-t-elle. Et j'ai passé quelques coups de fil.

— Et ça a donné quoi? Je veux dire, officiellement, tu es morte, non?

— Tout ce qu'il y a de plus morte, confirma-t-elle. Une balle dans la tête avant de brûler dans un incendie. Tape Dorothea Harbison sur Google, tu verras. Cela dit, les gens qui m'appelaient pour négocier un contrat n'avaient jamais entendu parler de Dorothea Harbison. Seuls quelques-uns me connaissaient sous

le nom de Dot, mais les autres n'avaient même pas cette info. J'étais un numéro de téléphone et une boîte postale où ils envoyaient l'argent. Personne n'avait besoin d'en savoir davantage.

— Et toi, qu'est-ce que tu savais sur eux ?

— Mes clients ? Quasiment rien. Mais j'avais gardé quelques numéros dans mon répertoire... »

Et un beau jour, elle avait pris la route pour Flaggstaff où elle avait loué une boîte aux lettres sur South Milton Road, à un bloc de l'hôtel Embassy Suites. Sur le chemin du retour, elle avait acheté un téléphone prépayé censé être intraçable et, les jours suivants, elle avait passé quelques coups de fil.

« Je me demandais ce que tu étais devenue, avait dit son premier interlocuteur. J'ai essayé ton numéro, mais ça ne répondait pas.

— Je me suis mariée, lui avait-elle répondu. Inutile de me féliciter, ça n'a pas tenu le coup.

— C'était du rapide.

— On pourrait le croire. Ce n'est pas le cas. Ce qui compte, c'est que je suis là quand tu as besoin de moi. Je te donne le numéro. »

Elle avait d'autres contacts. Des hommes qui accomplissaient le travail que Keller effectuait auparavant. Certains de ces numéros n'étaient plus en activité, mais elle avait réussi à retisser quelques liens et un type lui avait même répondu qu'il était prêt à se mettre au boulot. Ensuite, elle avait attendu qu'il se passe quelque chose, même si elle n'était pas tout à fait certaine de vouloir replonger dans le bain. Et dans la semaine, son nouveau téléphone s'était mis à sonner.

« Il y a un truc marrant, Keller. L'appel venait

d'une personne que je n'avais pas directement sollicitée. Un inconnu. Je n'avais jamais travaillé avec lui, mais l'un de mes anciens clients lui avait passé le mot. C'était inattendu, mais il y avait un boulot à faire dans ce bel État de Georgie. Alors j'ai rappelé ce type qui avait vraiment besoin de bosser, il n'en croyait pas ses oreilles. Et voilà, j'ai été payée.

— Comme au bon vieux temps, fit remarquer Keller. »

Elle confirma. « Je n'ai pas changé, dit-elle. Je suis une dame riche, j'ai belle allure. J'ai déménagé à Sedona et l'argent a commencé à s'évaporer. Cet endroit est dévoré par des vortex à énergie, mais je crois qu'il vaut mieux dire tourbillons.

— Tu parles de quoi ?

— Ça me bouffe de l'intérieur, Keller. J'ai l'impression que c'est comme un carrefour, sauf que les rues sont des illusions d'optique. Certaines de mes amies sont grasses comme des truies, et elles subissent les mêmes vortex que moi. Je fais partie d'un club de gym, t'y crois ?

— Tu me l'as déjà dit.

— Et j'ai un entraîneur personnel. Ça aussi, je te l'ai dit ? Il s'appelle Scott. Parfois, j'ai l'impression qu'il voudrait me baiser, mais je dois me tromper. Bon, c'est pas comme si j'étais devenue super canon, et d'ailleurs qu'est-ce qu'il ferait avec une femme assez âgée pour employer des mots pareils ? “Super canon”, pour l'amour du ciel !

— En effet, je crois que ça ne se dit plus.

— Et je n'attire plus personne. Bon, voyons les choses en face, c'est une erreur, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas dû t'appeler.

— C'est toi qui vois.

— Bon Dieu, il faut vivre sa vie. Ta femme est superbe et ta fille aussi, t'es le roi de la rénovation de maisons de La Nouvelle-Orléans. Alors pourquoi tu ne me souhaites pas bonne chance dans ma nouvelle aventure? Ensuite, tu raccroches et je te laisse tranquille.»

Keller n'a parlé que par monosyllabes sur la route de l'aéroport avant de laisser un pourboire au taxi, ni suffisamment conséquent ni suffisamment bas pour que celui-ci s'en souvienne. Il a pris un escalator pour descendre vers le comptoir Hertz où une jeune femme pétillante trouva sa réservation en quelques secondes à peine. Il se contenta de lui présenter un permis de conduire et une carte de crédit qui portaient le même nom, mais qui n'était ni J. P. Keller ni Nicholas Edwards. Elle lui confia aimablement les clés d'une Subaru verte et quelques instants plus tard il s'installa derrière le volant, en route pour sa destination.

La maison qu'il cherchait était sur Caruth Boulevard, dans le quartier de University Park. Il l'avait repérée sur Internet pour imprimer une carte et la trouva facilement. Elle faisait partie d'un ensemble de pavillons de style espagnol construits dans un environnement arboré et plutôt cossu, pas loin du campus Southern Methodist. Des sculptures sur les murs en stuc, un toit de tuiles rouges, un garage attenant capable d'accueillir trois voitures. Une famille pourrait être très heureuse dans une maison pareille,

se dit Keller, mais, dans le cas présent, ce n'était pas tout à fait exact. Charles et Portia Walmsley ne pouvaient être heureux avant que l'un des deux ne meure.

Keller ralentit en passant devant la maison, puis il fit le tour du quartier pour jeter un nouveau coup d'œil. Quelqu'un ? Impossible à dire. Charles Walmsley avait déménagé quelques semaines plus tôt et Portia partageait désormais la maison avec la femme de ménage salvadorienne. Keller ignorait son nom, de même que celui du type qui passait régulièrement la nuit chez elle, mais il savait qu'il conduisait un 4 × 4 Lexus. La voiture n'était pas dans l'allée. Cependant, elle pouvait être dans le garage.

«Le mec a un 4 × 4, avait précisé Dot. Et il jouait au football dans l'équipe de la TCU. Un 4 × 4, je sais ce que c'est, mais TCU...

— Texas Christian University, répondit Keller. À Fort Worth.

— Je m'en doutais. Ça a un rapport avec les Horny Frogs ?

— Horned Frogs. C'est leur club de football. Les Horned Frogs. Ce sont les grands rivaux des SMU.

— SMU ? Un rapport avec Southern Methodist ?

— Exact. Ce sont les Mustangs.

— Les Frogs et les Mustangs. Où est-ce que tu as appris toutes ces conneries, Keller ? Me dis pas que c'est écrit sur des timbres. Enfin bref, aucune importance. Ce qui compte, c'est que quelque chose de définitif arrive à madame Walmsley. Et ce serait bien qu'il arrive aussi quelque chose à son amant.

— Ah bon ?

— Le mari allongera un bonus.

— Un bonus ? De quel genre ?

— Il n'a pas précisé, mais on ramasserait le paquet. Et il double la mise si l'amant passe pour le meurtrier de sa femme. Quand tu multiplies par deux une somme non définie, tu obtiens quoi? Deux fois combien?»

Keller ralentit une troisième fois devant la maison des Walmsley, sans que cela éclaire sa lanterne. Il consulta sa carte puis se mit à rouler et laissa la Subaru dans un parking à trois rues du Lombardy.

Dans sa chambre, il prit le téléphone pour appeler Julia mais se souvint que les hôtels facturaient les appels. Charles Walmsley allait cracher un paquet de dollars, avec ou sans bonus, mais passer un coup de fil depuis une chambre d'hôtel, c'était jeter de l'argent par la fenêtre. Il se servit de son portable, prenant soin d'utiliser l'iPhone que Julia lui avait offert pour son anniversaire et non l'appareil prépayé qu'il utilisait uniquement pour Dot.

Il lui dit que la chambre d'hôtel était super. Et qu'il avait pu examiner de près les timbres qui l'intéressaient, ce qui était toujours un avantage. Ensuite, elle lui passa Jenny et il babilla avec sa fille qui lui répondit par des gazouillis. Il lui dit qu'il l'aimait et, lorsque Julia reprit l'appareil, il lui dit la même chose.

Portia Walmsley n'avait pas d'enfants. Mais son mari, oui. D'un précédent mariage. Ils vivaient avec leur mère de l'autre côté de la Red River, dans l'Oklahoma. Aucun gamin ne poserait donc de problème dans la maison de Caruth Boulevard.

Quant à la femme de ménage salvadorienne, Dot lui avait dit que son sort importait peu au client, mais qu'il n'y aurait pas de bonus pour elle. Il avait précisé

qu'elle était en situation illégale et Keller ne voyait pas le rapport.

La première nuit, il n'avait pas immédiatement rappelé Dot. D'abord, Julia et lui avaient bordé Jenny, qui allait dormir d'une traite. Puis ils s'étaient assis dans la cuisine pour boire un café. Il lui avait raconté que Donny avait appelé un peu plus tôt, pas parce que du boulot se présentait, mais pour lui proposer d'aller à la pêche.

«Tu n'as pas envie d'y aller?»

Il avait secoué la tête.

«Lui non plus n'y tient pas vraiment, en fait. Il avait juste besoin de parler.

— C'est dur pour lui, non ?

— Il n'a pas l'habitude de rester assis sans rien faire.

— Toi non plus. J'ai l'impression que c'est comme à l'époque, pour toi. Tu sais, pas mal de temps entre deux boulots.

— Collectionner les timbres, ça m'aidait à combler le vide.

— Et heureusement c'est toujours le cas, dit-elle. Comme ça au moins, je n'ai pas à vider des poissons.»

Il était monté à l'étage et s'était assis devant sa collection de timbres pendant quelques minutes. Puis il avait téléphoné...

«Alors, t'es de retour aux affaires. Plus aucun signe de vie, et soudain tu me rappelles.

— Je crois que c'était une erreur, avait-elle répondu. Je m'en excuse. Mais je ne pouvais pas reprendre du service sans te le dire. Ça ne m'aurait pas semblé correct.

— Exact.

— Et ce n'est pas comme si tu étais un alcoolique abstinent et que je débouchais des bouteilles de vin devant toi. Tu es un adulte responsable. Si tu n'es pas intéressé, tu me le dis et on arrête là. Keller? Tu es toujours là?

— Je suis là.

— Alors, tu es sur le coup. Sinon, tu m'aurais déjà dit que tu n'étais pas intéressé.»

L'un de ses albums était ouvert devant lui sur la table et il regardait une page consacrée aux timbres italiens imprimés pour les îles de la mer Égée. Il lui en manquait quelques-uns et, bien qu'ils ne soient pas chers, ils restaient difficiles à trouver.

«Keller?

— Les affaires sont au plus bas, avait-il répondu. On n'a aucun financement. On ne peut plus acheter de maisons, donc on ne peut plus les revendre. Personne ne nous engage pour des travaux de réfection non plus, parce que plus personne n'a d'argent.

— Ça ne m'étonne pas. C'est partout pareil. Pourtant, tu as de quoi voir venir. N'est-ce pas?

— De ce côté-là, c'est bon. Mais j'ai pris l'habitude de vivre avec l'argent que je gagne, et maintenant je dois taper dans mes économies. Je ne vais pas m'étendre sur le sujet, mais...

— Je sais ce que tu veux dire. Keller, j'ai quelque chose à te proposer, et ça ne tient qu'à toi. J'avais un type sur le coup et je viens d'apprendre qu'il est à l'hôpital. Il a fait des tonneaux avec sa voiture et ils ont dû le tirer de là avec des mâchoires de mort.

— On appelle ça des mâchoires de survie plutôt, non? Des pinces de désincarcération.

— Peu importe. Ses mâchoires, c'est à peu près tout ce qu'il lui reste d'intact. Je pense qu'il survivra, et il pourra peut-être même remarquer un jour, mais aucune chance qu'il remplisse le contrat et évite à mon client l'agonie du divorce.

— Et la bataille du partage des biens communs.

— Quelque chose de ce genre. Ça doit être fait avant le 1^{er} avril. Donc, soit je trouve quelqu'un d'autre pour le job, soit je dois le rembourser. Tu te souviens sans doute à quel point ça m'enchante.

— Très précisément.

— Une fois que j'ai touché l'avance, je considère que c'est mon argent. Et je préfère aller en enfer plutôt que de m'en séparer. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Tu peux te libérer quelques jours dans les semaines qui viennent ?

— Mon agenda est vierge. Il y a juste une vente aux enchères de timbres à laquelle je pensais me rendre. Si j'y vais, ce sera la semaine prochaine.

— C'est où ?

— À Dallas. »

Il y avait eu un silence dont chacun avait profité pour réfléchir.

« Keller, avait-elle dit au bout d'un moment. Tu peux me traiter de folle, mais je crois que c'est la Providence qui nous réunit. »

Le Lombardy était fier du buffet qu'ils proposaient pour le petit déjeuner, et au matin Keller alla vérifier. Selon lui, le problème avec les buffets, c'est qu'on en voulait pour son argent et qu'on finissait par manger beaucoup trop. Il prit la résolution de se restreindre et se contenta d'une quantité modérée de bacon, d'œufs et d'un muffin au son toasté. Il était en train de siroter son café lorsqu'il repensa à tous les autres mets qui étaient à disposition, et à quel point ils avaient l'air délicieux. Il soupira et alla se resservir.

Il prit une nouvelle assiette, comme le lui indiquait la pancarte.

«Je ne comprends pas, dit-il à son voisin, un homme trapu qui portait une énorme moustache. Pourquoi est-ce que l'État du Texas m'interdit de me resservir dans l'assiette dans laquelle je viens de manger ?

— Réglementation sanitaire, j'imagine.

— Je me doute qu'il s'agit d'un truc de ce genre, mais pourquoi ? Je veux dire, qu'est-ce que je risque ? De me refiler mes propres microbes ?

— Vous avez raison.

— Et ça leur fait une assiette de plus à laver.

— Même davantage, si on va se resservir plusieurs fois, dit l'homme. Et croyez-moi, ce saumon fumé vaut vraiment le coup. Ici, au Venetia, ils vous servent un petit déjeuner d'enfer. Mais peut-être qu'il y a une autre raison, au sujet des assiettes propres. Peut-être que c'est comme mettre du vin nouveau dans de vieilles bouteilles.

— Pour ça aussi, je me suis posé la question, dit Keller. Je sais que c'est une métaphore, mais qu'est-ce qu'on est censé faire des vieilles bouteilles? Les balancer à la décharge?»

Il retourna à sa table et mangea tout ce qu'il y avait dans son assiette. L'idée d'aller se servir une troisième fois ne l'effleura même pas. La serveuse remplit à nouveau sa tasse de café, il signa son chèque et se rendit avec sa tasse à la table où le gentleman moustachu s'appliquait à découper son saumon fumé.

Keller posa la main sur le dossier d'une chaise, l'homme acquiesça et il s'assit.

«Vous êtes là pour la vente aux enchères», dit Keller. L'homme confirma d'un signe de tête.

«L'hôtel, reprit Keller. Vous l'avez appelé le Venetia.

— J'ai fait ça? Eh bien, on dirait que c'est révélateur. Un lapsus de philatéliste.»

En tant que collectionneur de timbres, Keller savait que, au milieu du XIX^e siècle, le Royaume lombard-vénitien, au nord de l'Italie, faisait partie de l'empire d'Autriche. À partir de 1850, l'Autriche avait produit des timbres pour la Lombardie-Vénétie, identiques à ceux de l'empire, mais libellés en *centesimi* et en *lire* puis, après 1858, en *soldi* et en florins. En 1859, la Lombardie avait été annexée au Piémont et, sept ans plus tard, la Vénétie avait intégré le royaume d'Italie.

« Pour ce qui concerne la philatélie, dit le type, je n'ai jamais entendu parler de la Lombardie et de la Vénétie, à part que les deux noms sont reliés par un trait d'union.

— Je ne me suis jamais trop intéressé non plus à la Lombardie-Vénétie, admit Keller. Toutes ces réimpressions, il y a beaucoup trop de contrefaçons. Ça prête à confusion, donc j'ai toujours trouvé plus facile d'acheter autre chose.

— Je ne connais pas un seul timbre de ce vieux royaume. Il n'y a que les américains qui m'intéressent, j'en ai bien peur.

— Ce sont les seuls que je ne collectionne pas, dit Keller. Autrement tous m'intéressent, du monde entier, jusqu'à l'année 1940.

— Du coup, vous trouvez toujours quelque chose à acheter. Ce qui est une bénédiction ou une malédiction, selon le point de vue. Je ne collectionne même pas l'intégralité des timbres américains. Je le faisais, avant, mais j'ai revendu tout ce qui avait été émis après 1900, et maintenant je me concentre sur l'année 1869. Je ne sais pas si vous connaissez ces timbres... »

Keller les connaissait suffisamment pour soutenir la conversation. Au moment de quitter la table, ils s'appelaient Nicholas et Michael et partageaient la camaraderie des passionnés qui ne se feraient pas concurrence dans la salle des ventes. De fait, ils n'y seraient pas en même temps, les timbres américains étant mis aux enchères en premier, et les autres ensuite.

« Timbres le matin, enveloppes l'après-midi, dit Michael. Il y a un ensemble de Scott 119, le 15 c type 2, que j'aimerais bien avoir. Bon, ça ne doit pas dire grand-chose à un non-spécialiste, mais... »

Keller l'écouta jusqu'au bout et lui souhaita bonne chance.

« Ah, mais qu'est-ce que la chance, Nick ? Je suis trop vieux aujourd'hui, mais lorsque j'allais draguer une femme, je me disais que j'allais peut-être être chanceux. Finalement, il arrive un moment où avoir de la chance signifie rentrer seul chez soi. Tu sais, tu devrais venir jeter un œil quand ce sera le tour de l'année 1869. Partager la tension sans être obligé de participer aux enjeux. L'excitation sans le risque, comme regarder un film policier à la télé. »

Keller se glissa dans la salle des ventes une demi-heure après le début de la séance du matin. Les premières dizaines de lots n'avaient rien de très intéressant, il s'agissait de collections complètes, mais ensuite le premier des receveurs provisoires arriva et les choses devinrent plus intéressantes. Il repensa à cette comparaison avec un film policier qu'on regarde à la télé.

Il resta plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, attendant que le volumineux ensemble 119 soit mis aux enchères, et observa son nouvel ami s'accrocher vaillamment tandis que les offres atteignaient quatre fois l'estimation initiale. Puis Michael abandonna et le lot fut acquis par un acheteur qui surenchérit par téléphone.

Pas vraiment comme regarder un film policier, en fait, parce que ça ne se terminait pas de la façon souhaitée.

Keller sortit discrètement de la salle des ventes, quitta l'hôtel et prit sa voiture de location. Il avait emporté sa carte, mais ne la sortit pas de sa poche. Il

n'avait aucun mal à se souvenir du chemin de Caruth Boulevard.

Il passa devant la maison en y jetant un bref coup d'œil, mais tout ce qu'il put constater, c'est qu'elle était toujours là. Il ne pouvait pas se permettre de rôder dans le coin ni de surveiller les allées et venues, pas dans ce quartier en tout cas. S'il garait sa voiture et se mettait à surveiller la maison, les voisins appelleraient immédiatement les flics. Il ne pouvait pas se garer quelques rues plus loin et revenir à pied, car toute personne âgée de plus de six ans comprendrait immédiatement qu'il était en train d'observer la maison.

Il se dit que la meilleure chose à faire, c'était d'attendre une semaine ou deux. Mais bon sang, il ne s'agissait pas d'un mafieux surprotégé vivant dans un château entouré de murailles, avec des douves pleines d'alligators aux mâchoires puissantes. C'était une femme qui n'avait pas la moindre idée que son mari mourait d'envie de se débarrasser d'elle, et elle n'avait aucune raison de se méfier d'un inconnu qui venait frapper à sa porte.

Keller retourna vers la galerie marchande devant laquelle il était passé un peu plus tôt, avec un Walgreens à une extrémité et un Office Depot à l'autre. Se garer près de l'un et marcher jusqu'à l'autre ? Non, se dit-il, pourquoi s'embêter avec ça. Personne n'allait noter sa plaque d'immatriculation, et même si c'était le cas, quelle importance ?

Il se gara devant l'Office Depot et fit ses achats en dix minutes, qu'il paya en liquide. Un porte-bloc et un paquet de feuilles jaunes. Ruban adhésif ? Non,

pas nécessaire. Il était sur le point d'acheter un stylo mais se souvint qu'il en avait déjà un.

Quoi d'autre? Un cutter, un coupe-papier, quelque chose d'aiguisé et de pointu? Non. Il pouvait se servir de ses propres mains, et il y avait forcément des couteaux dans la cuisine, en cas de besoin.

Il retourna vers la maison des Walmsley et se gara dans l'allée, où tous les passants pouvaient voir et noter sa plaque d'immatriculation. Ce qui était peu probable, se répéta-t-il en allant sonner à la porte.

Rien.

Le jour de congé de la femme de ménage, pensa-t-il. Être chanceux, c'est parfois quand on frappe à une porte et que personne ne répond. C'est encore mieux que de rentrer à la maison tout seul et...

Un bruit de pas qui approchent. Il attendit, mais il ne se passa rien. Il sonna à nouveau et, cette fois, la porte s'ouvrit immédiatement. Durant un instant, il se trouva face à son propre reflet dans le miroir placé dans l'entrée. À peine une seconde, mais déconcertante. Puis il baissa les yeux vers la femme de ménage salvadorienne.

«Ah, bonjour, dit-il. Madame Walmsley?

— Non, répondit-elle, en espagnol ou en anglais, impossible à dire. Elle no aquí, dit-elle dans un mélange des deux.

— Et monsieur Walmsley?

— Lui pas vive aquí.»

Elle secoua la tête, ce qui était un langage universel.

«Il y a quelqu'un d'autre à la maison?»

Nouveau hochement de tête. Keller comprit que la chose la plus simple à faire, c'était de tuer cette femme, de planquer le corps dans une armoire – ou

un panier à linge, ou un grand carton à chapeaux. Elle était innocente, tout comme l'était Portia Walmsley, pour ce qu'il en savait.

Mais bon Dieu, qu'elle était petite.

Il se souvint que le sort de cette femme était parfaitement indifférent au client. Il ne paierait pas de bonus pour le meurtre d'une immigrée illégale, et...

Bingo.

Il brandit le porte-bloc et le lui montra. Il n'avait pas pensé à écrire quelque chose sur la première feuille jaune, mais peu importait.

«Service d'immigration et de naturalisation», dit-il.

Son visage resta vierge de toute expression, mais c'était malgré tout très éloquent.

«Carte verte, demanda-t-il.

— No hablo inglés.

— Carda verde», dit Keller, poussant sa connaissance de l'espagnol à ses limites. «¿Tienes un carda verde?»

Una, se dit-il. Pas *un*, bon sang. *Una*. Un type de l'Immigration est censé savoir ça, non? Bon Dieu, même à New York, tout le monde sait ça, alors au Texas...

Un, una, quelle différence ça peut faire? Ses épaules s'affaissèrent et elle eut l'air encore plus petite. Keller eut l'impression d'être un monstre.

«Je vais revenir, dit-il. Maintenant, je vais aller déjeuner et, ensuite, je reviens et vous me montrerez votre carte verte. Votre carda verde, *comprendrez-vous*^{*1}?»

1. Les expressions en italique suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

*Comprenez-vous**? C'était du français, bon Dieu, encore une langue qu'il était incapable de parler. Mais il était clair qu'elle avait très bien compris.

« Vous revenez ? »

— Dans une heure », répondit-il avant de tourner les talons, incapable de soutenir la vue de son visage dénué d'expression.

Il roula jusqu'à la galerie marchande et, cette fois, se gara près du Walgreens. Il jeta le porte-bloc dans une poubelle près de l'entrée. Il n'avait pas faim et rien de spécial à acheter, alors il retourna dans sa voiture et s'assit derrière le volant. Rien à lire, rien à faire, sinon laisser le temps s'écouler. Il bricola la radio, mais ne parvint pas à l'allumer sans mettre le moteur en marche. Il devait certainement y avoir un moyen d'y parvenir, il y en a toujours un. Chaque constructeur se sentait obligé de faire les choses à sa façon et, lorsqu'on louait une voiture, on ne savait jamais comment régler les sièges, ni allumer la radio, l'air conditionné et les phares. Au final, lorsqu'on veut actionner le clignotant, on met les essuie-glaces en route. La direction et les freins étaient tous plus ou moins identiques, et c'était une bonne chose pour éviter les collisions à n'en plus finir.

Ils devaient avoir des journaux dans le drugstore. Des magazines, et peut-être même des livres.

Non, au diable tout ça.

Une heure et demie plus tard, il retourna à la maison des Walmsley et se gara à nouveau dans l'allée. Il marcha jusqu'à la porte et sonna en se demandant s'il n'y était pas allé un peu vite en jetant le porte-bloc, parce que si c'était Portia Walmsley qui ouvrait,

flanquée d'un avocat spécialisé dans l'immigration, que ferait-il? Un instant, dirait-il. Je reviens tout de suite, dès que j'aurai récupéré mon porte-bloc...

Personne ne vint ouvrir. Il sonna à nouveau et écouta attentivement, sans entendre le moindre bruit de pas. La voiture, la Subaru de location, était désormais devenue un problème : il aurait préféré la laisser à la galerie marchande et venir à pied. Mais ça faisait un bout de chemin jusqu'à ce quartier où tout le monde se déplaçait en voiture.

Il ne pouvait pas la laisser dans l'allée. Il y avait sans doute de la place dans le garage conçu pour trois véhicules, car son mari n'avait sûrement pas quitté la maison à pied, mais Portia Walmsley remarquerait la Subaru en se garant à côté, et...

Il quitta l'allée, roula une cinquantaine de mètres et se gara avant de revenir à pied. Il sonna à nouveau à la porte, tenta de discerner des bruits de pas, toqua, écouta à nouveau. Il essaya d'ouvrir, sait-on jamais, mais elle était fermée à clé.

Pas de problème.

« Lawrence Block est un romancier timbré. On le sait depuis longtemps. En revanche, Keller, son héros, lui, ne l'est pas. C'est juste sa vie qui est oblitérée par la nécessité de tuer. Sans circonstances atténuantes. »

YANN PLOUGASTEL, *LE MONDE*

Tue-moi

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SÉBASTIEN RAIZER

Nicholas Edwards vit avec sa femme et sa fille à La Nouvelle-Orléans où il rénove et revend des maisons dévastées par le passage de l'ouragan Katrina. Entre sa famille et sa collection de timbres, il oublie peu à peu son ancienne vie. Alors que ses affaires périclitent, un nouvel ouragan survient sous la forme d'un coup de téléphone de son ancien agent, Dot, qui lui propose de reprendre du service et de redevenir l'homme qu'il fut : Keller, le tueur à gages.

De New York aux Caraïbes, en passant par Cheyenne, Keller reprend du service et enchaîne les contrats en y mettant tout son savoir-faire. Du grand art.

LAWRENCE BLOCK

Né à Buffalo en 1938, Lawrence Block s'est imposé comme un des grands maîtres du polar américain, confrontant ses personnages sombres ou décalés aux évolutions de la société. Il est l'auteur de plus de cent romans, dont les incontournables *Balade entre les tombes* et *Huit millions de façons de mourir*.



LAWRENCE BLOCK
TUE-MOI

Cette édition électronique du livre
Tue-moi de Lawrence Block
a été réalisée le 4 décembre 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072884092 - Numéro d'édition : 362762).

Code Sodis : U31205 - ISBN : 9782072884139.

Numéro d'édition : 362766.